

Hommes abandonnés

« Àngeles » est un recueil de nouvelles de l'auteur suisse-romand Reynald Freudiger. Il est composé de 11 textes, reliés par un fil, celui des anges. Chaque histoire a pour cadre un pays de l'Amérique latine.

L'une des nouvelles intitulée « Dans une flaque de chagrin » nous raconte l'histoire d'un marchand qui apprend, par l'intermédiaire du prêtre du village, que sa fille a été retrouvée nue et poignardée dans une petite rue. À l'annonce de cette horrible nouvelle, l'homme fond en larmes. Il avait déjà perdu sa femme et voilà qu'il perd sa fille. Il se retrouve seul. Il pleure tellement qu'une flaque se forme à ses pieds. Les autres marchands de la place s'approchent de lui. Puis, leur curiosité satisfaite, ils se retirent les uns après les autres et laissent le père seul avec son désarroi et sa tristesse.

Souvent dans notre vie nous avons l'impression d'être entouré d'amis, de personnes sur lesquelles nous pourrions compter en cas de coup dur. Mais en réalité, ne sommes-nous pas seul avec nos problèmes ?

« Peu à peu, ils partaient, les uns après les autres retournant à l'activité à laquelle je les avais brièvement arrachés, m'abandonnant à ma détresse qui avait perdu tout intérêt de durer si longtemps... ».

On peut constater que les gens, une fois la nouvelle connue, vont reprendre leur travail. Ils ne se soucient plus de cet homme en larmes. Pourtant c'est à ce moment-là qu'il a le plus besoin d'aide et de réconfort.

« Je me suis roulé par terre, parce que les gens commençaient à s'en aller, et qu'il me fallait les retenir à tout prix, ne pas rester seul, (...) ».

Ce passage montre que l'homme fait tout pour attirer l'attention des autres afin qu'ils lui viennent en aide. Il a besoin de quelqu'un auprès de lui pour le consoler. Il a peur de rester seul. Il souhaite être le centre d'intérêt pour que les personnes comprennent ce qu'il ressent et combien il souffre.

« ... et le prédicateur est parti comme il était venu. ».

Même le prêtre, venu lui annoncer la mauvaise nouvelle, s'en va sans se soucier de lui. Fait étonnant car il devrait rester auprès de ce père pour le soutenir, le tranquilliser. C'est

normalement le rôle d'un homme d'Eglise que d'aider les gens quand ceux-ci vont mal. On peut constater, en lisant ces deux passages, qu'une fois leur curiosité assouvie, chaque personne s'en va, sans se soucier de savoir si le malheureux avait besoin d'aide, de soutien. Tout le monde repart sauf une personne.

« Mais María Isabel del Pecado, la fille qu'on dit facile, est revenue vers moi, avec tous ses kilos, pour m'offrir un jus de ses douces oranges et tout son réconfort. ».

C'est surprenant que ce soit elle qui reste car au début de l'histoire, le narrateur la décrit comme une fille facile, superficielle. María nous donne l'impression d'être hautaine, de ne pas se préoccuper des autres autour d'elle. Son physique trompe aussi notre jugement. Sa forte poitrine, son sourire omniprésent attirent tous les regards et elle donne l'impression qu'elle ne se soucie que de sa personne. Pourtant, elle est la seule à rester auprès de ce père dévasté et, avec une simple attention, elle lui redonne un peu de réconfort. Grâce à ce passage, on peut constater que nos préjugés concernant María sont totalement faux. Si maintenant on met en parallèle, María Isabel del Pecado et le prédicateur, au premier abord, on pense que c'est l'homme de foi qui va rester auprès de lui. C'est son devoir que d'écouter les gens et de les apaiser. Mais il part comme si rien ne s'était passé, comme un lâche. On a l'impression qu'en annonçant la mauvaise nouvelle, il avait fait son devoir et que les conséquences ne le concernent pas, ne l'intéressent plus. Pourtant il sait que le marchand a également perdu sa femme et qu'à présent il se retrouve sans famille pour l'aider à surmonter cette tristesse. María Isabel del Pecado, elle, reste. Pourtant ce n'est pas son rôle. Si elle le voulait, elle pourrait faire comme les autres et abandonner le marchand seul.

« Elle a essayé de me consoler, comme elle a fait après la mort de ma femme... ».

On peut voir que c'est la deuxième fois qu'elle reste à ses côtés pour l'aider, donc ce n'est pas uniquement pour se donner une bonne image mais dans un souci de l'aider. Grâce à cette comparaison, nous avons pu constater que l'habit ne fait pas le moine.

Cet épisode peut se rapporter à ce que l'on pourrait vivre une fois dans notre vie. La personne sur laquelle on pensait pouvoir compter nous laisse tomber et on est surpris de voir un autre ami rester à nos côtés.

J'ai cherché une autre nouvelle du livre où l'on pouvait retrouver les thèmes de l'abandon, de la solitude. Mon attention s'est portée sur « Le Bolivien ». C'est l'histoire d'un jeune homme bolivien qui a immigré illégalement en Argentine où il travaille dans un bar. Il est très bien

intégré jusqu'au jour où, dans le journal, un article révèle qu'il pourrait être le meurtrier de sa femme en Bolivie. Dès ce moment-là, plus personne n'est là pour le soutenir.

Auparavant, les habitués du bar étaient devenus ses anges gardiens. Lorsque la police avait commencé à s'intéresser à lui (parce que c'est un étranger sans papiers), les habitués du bar avaient décidé de le protéger, de le soutenir et de l'aider pour qu'il ne soit pas renvoyé dans son pays d'origine. Le Bolivien s'est senti intégré, aimé; il avait l'impression qu'il s'était fait de nouveaux amis. Il leur faisait totalement confiance. Ses anges gardiens avaient même décidé de faire un tournus ; il devait toujours y avoir quelqu'un avec le Bolivien dans le bar pour que la police ne puisse pas l'arrêter et le renvoyer chez lui. La première fois que les policiers sont arrivés, les habitués l'ont défendu. Les agents ont dû repartir sans pouvoir l'emmener. Mais suite à la rumeur relayée par le journal, quand les policiers sont venus pour la seconde fois dans le bar, les habitués n'ont même pas bougé, ils l'ont regardé se faire embarquer sans dire un mot.

« Mais quand ils sont venus le chercher, on était presque tous là, ses anges gardiens. Et personne n'a bronché. ».

Si nous mettons en relation les deux nouvelles : « Dans une flaque de chagrin » et « le Bolivien », on peut constater que les deux personnages principaux se sentaient intégrés dans une société, puis lorsqu'un problème est survenu, ils se sont rendu compte qu'en réalité, ils devaient y faire face seul. Le premier a eu la chance d'avoir une personne qui est restée à ses côtés pour l'aider à remonter la pente. La fin de la nouvelle : « Et on voyait aussi la main, résolument tendue, de María Isabel del Pecado, qui n'avait pas d'alliance. » permet d'entrevoir un espoir pour cet homme. Il pourra peut-être reconstruire sa vie avec cette jeune femme. Bien sûr il n'oubliera pas sa femme et sa fille, mais il pourra reprendre goût à la vie. Par contre pour le Bolivien, on peut supposer que sa vie ne va plus être du tout comme avant et qu'il a peu de chance de retrouver un jour le sourire. « Le journal annonça qu'une douzaine de Boliviens vivant illégalement en Argentine avaient été renvoyés dans leur pays depuis le début du mois. J'ai bu un café. C'est Arnold qui me l'a servi. Sur la porte, il y avait un écriteau :

« Cherchons serveur qui sache faire la cuisine. Sans-papiers s'abstenir. »».

Nous pouvons présumer que le Bolivien a bel et bien été renvoyé dans son pays et que le gérant du bar a tourné la page. En accrochant un écriteau, il montre qu'il a tiré un trait sur le

Bolivien. De plus, en disant qu'il ne veut pas engager des sans-papiers il signifie qu'il se méfie, désormais, des étrangers.

Si nous comparons les sentiments que les deux personnages ont pu éprouver, nous pouvons constater que le père a ressenti une immense tristesse et le Bolivien un immense abandon. Le sentiment du père nous est montré par ses larmes qui ont formé peu à peu une flaque à ses pieds. Pour le Bolivien le fait que les clients du bar décident d'aller parfois dans un autre bar pour y trouver une atmosphère plus détendue est déjà en quelque sorte un abandon, et cela avant la trahison finale.

En conclusion, ces deux nouvelles nous montrent clairement qu'en réalité nous ne pouvons compter que sur très peu de personnes et que le plus souvent nous sommes vraiment seuls. Je pense que c'est justement lorsque quelque chose de grave nous arrive que nous découvrons nos vrais amis, ceux qui nous apprécient vraiment, qui feront tout pour nous aider à surmonter notre peine et qui ne nous abandonneront jamais. Les autres, la plupart du temps, vont s'éloigner et revenir lorsque nous aurons à nouveau le sourire, en disant qu'ils sont désolés de nous avoir laissé tomber et qu'ils s'en veulent énormément.

Même si ces deux nouvelles se passent en Amérique latine, il se pourrait très bien que cela nous arrive aussi. Car le sens de ces nouvelles est universel.

Léna Neuenschwander

Lycée Blaise-Cendrars

2B